
LE GARDIEN DU PHARE DE CAYO DEL ESTE

Voyage à Cuba

Dominique Chemineau
1er prix Adulte

La salle du tribunal de Cienfuegos était prête. Prête à juger les bons et les mauvais. Ceux qui faisaient obstacle à la Révolution. On avait débarrassé les murs de tout ce qui aurait pu faire allusion à Baptista et à sa clique. Mais on n'avait pas eu le temps d'accrocher les nouveaux symboles de la Liberté. D'ailleurs, les nouvelles marques n'étaient pas encore définies par la Propaganda. Seul le drapeau de la République avait été conservé. Il pendait à droite du tribunal depuis 1902. Combien de condamnés avaient été souillés, trahis, violés dans cet endroit. Sous Baptista, ou sous Castro, on condamnait dur. La justice n'en avait que le nom. Une habitude. Une suite sans fin.

Il faisait très sombre dans la salle du tribunal militaire : le Président-Colonel Arsenio Fulgencio Mirabal y Zaldívar ne supportait pas la lumière. Les rideaux devaient être tirés au maximum. Il ne fallait allumer que deux des quatre lustres à pampilles, pleins de poussière. Cela faisait plus de cinquante ans qu'ils pendaient au plafond. Comme des pendus. Malgré ces précautions, le Président-Colonel portait les lunettes Ray Ban Aviator qu'un américain avait abandonné en fuyant ; le Président-Colonel se les était autoritairement attribuées comme prise de guerre. Il trônait au centre du tribunal dans un grand fauteuil dont il en avait fait rehausser les pieds. Plus pour compenser sa petite taille, que pour donner de l'importance à la cour, comme il l'avait proclamé haut et fort. De chaque côté de lui, ses assesseurs siégeaient aussi en uniforme. Les larges casquettes étaient rivées sur leurs têtes, la visière au ras des yeux. Et aussi des Ray Ban pour faire comme le Président-Colonel. Les vestes étaient surchargées de décorations. La salle n'était pas ouverte au public pour ces procès tenus par l'autorité militaire, et les bancs étaient vides.

Pendant une demi-heure, le procureur avait débité la liste des accusations qui pesaient sur le vieux pêcheur de Cienfuegos. Et elles étaient lourdes ces accusations. Il avait tenté de vendre sa pêche aux bateaux mouillés dans la Bahia lors du bombardement des héros de la Révolution à Cienfuegos. Il avait osé rejoindre ces navires, osé les accoster, s'y amarrer, monter à leur bord et parler avec l'équipage, voire avec le capitaine. Un traître à la solde des

américains. Une haute trahison. Il en avait reçu la somme de trois pesos. Évidemment, le vieux pêcheur ne savait pas qu'il ne fallait pas vendre du poisson aux américains. D'ailleurs, il ne savait pas ce qu'était des américains. Juste des gens qui pratiquaient une autre langue que lui, des gens qui ne parlaient pas l'espagnol, des clients étrangers, comme les bateaux habituellement mouillés là, depuis longtemps. Depuis des dizaines d'années. Comme d'habitude, il vendait son poisson pour vivre, pour survivre plutôt. Le procureur avait bientôt fini sa réquisition. Comment un citoyen responsable avait-il pu commettre un tel crime ? Il fallait faire un exemple. Les traîtres à la Révolution devaient disparaître. Et le point final avait été ponctué par le mot "la mort". La peine capitale était requise. La peine de mort abolie pour les civils à Cuba par la Constitution de 1940, venait d'être rétablie par le Comandante pour les « délits contre-révolutionnaires » et les « actes préjudiciables à l'économie nationale et au Trésor public ».

Et puis l'avocat commis d'office avait parlé. Il était désigné par le Président-Colonel, et son temps de parole était très limité. Rapidement il avait dit que le vieux pêcheur s'excusait. Qu'il regrettait sa faute. Qu'il ne le ferait plus. Et il avait demandé la relaxe.

Et puis, on avait demandé au vieux pêcheur de s'exprimer. Il n'avait pas su quoi dire. Il n'était même pas sûr que les diatribes acides de celui qui l'avait accablé le concernaient. Comment vendre du poisson pouvait-il être une trahison ? Son père, son grand-père, ses frères et plus loin encore, vendaient du poisson. Ses amis, les autres vendaient aussi du poisson. Pour vivre, pour manger autre chose que du poisson, pour acheter quelques légumes. Ils n'étaient pas des traîtres. D'ailleurs, des traîtres à quoi ? Il n'avait finalement pas compris ce qu'on lui reprochait. La seule chose qu'il avait compris, c'était que la dénonciation avait été faite par Miguel Jorge. Celui qui pêchait mal. Celui qui prenait moins de poisson que lui. Celui qu'on nommait "Le Jaloux".

Le greffier avait demandé de se mettre debout. Les trois qu'on disait être la Cour étaient alors sortis, le Président-Colonel en tête. La délibération n'avait duré que quelques minutes, il avait fallu se lever à nouveau lors du retour du Président-Colonel et des juges, et les membres du tribunal s'étaient à nouveau assis. Le Président-Colonel avait pris la parole. Il avait regardé le vieux pêcheur droit dans les yeux, l'avait montré du doigt, à plusieurs reprises.

Là encore, le vieux pêcheur n'avait pas compris. Il aurait pu penser que cela concernait quelqu'un d'autre que lui. Les mots du Président-Colonel étaient si compliqués. Les phrases

qu'il débitait n'étaient pas celles que l'on disait entre pêcheurs, entre amis. C'était sans doute des mots qu'on employait, là-bas, dans la capitale, à La Havane. D'ailleurs, on ne parlait pas sur les barques. On était tout seul, du lever du soleil au coucher. Juste un signe de la main à l'ami pêcheur lorsque l'on commençait à s'entrevoir au lever du soleil. Et au retour, après la pêche, il dormait seul dans sa cabane. Sa femme avait quitté ce monde il y a longtemps. Ses enfants, partis travailler à La Havane, l'avaient oublié. A quoi cela avait-il servi que son père se soit privé toute sa vie pour lui offrir l'École des Frères à Santiago ? Il avait complètement oublié ce que les religieux avaient tenté de lui apprendre, là-bas, il y avait si longtemps.

Quand le Président-Colonel eut fini, quand les deux soldats qui l'encadraient depuis le début lui avaient pris les épaules pour le faire sortir de la grande salle, il frissonna et ressentit alors la pire des angoisses, il avait compris que c'était lui, qu'il partait en prison, pour quelques jours, pour attendre son exécution.

On le conduisit dans un bâtiment sombre, à quelques pas du tribunal. Les deux soldats le poussèrent violemment à travers une porte basse. Elle claqua derrière lui. Dans sa prison, seule, une pâle lueur, en haut d'un des quatre murs passait à travers un soupirail. Le vieux pêcheur s'assit sur un tabouret de bois qui se trouvait là. Il se mit à pleurer. Il pleura beaucoup. Et il attendit. Il sursauta à chaque bruit qu'il entendit. Après trois jours, peut-être plus, peut-être moins, il ne savait plus, la porte s'ouvrit. Les deux soldats qui l'avaient laissé-là étaient à nouveau devant lui. Ils le saisirent par les bras et le ramenèrent dans la salle du Tribunal. Ses yeux étaient rougis par les larmes. La lumière lui semblait forte.

Le Président-Colonel était là, lui aussi, sur son fauteuil. Il se mit à parler d'une voix contrariée :

- Eu égard au fait que vous avez jadis fréquenté ensemble l'école des Frères maristes, le Comandante Supremo a décidé de vous proposer un marché. Soit, vous acceptez de vous occuper du phare de l'île de Cayo Largo où vous serez seul, soit vous serez amené devant un peloton d'exécution, au quartier général du Che, à La Cabaña. Je dois vous dire que pour ma part, je n'approuve pas cette décision qui va à l'encontre du jugement rendu par ce tribunal. Alors, j'ajoute une condition. Si vous choisissez la garde du phare, aucune excuse ne pourra justifier que le feu ne brille pas chaque nuit. Si c'était le cas, la sentence initiale serait appliquée immédiatement.

Le vieux pêcheur avait suivi attentivement les paroles du Président-Colonel. La vie de solitude qu'on lui proposait n'était pas très différente de celle qu'il avait sur sa barque. Il leva la tête, regarda le Président-Colonel et accepta.

En quelques heures, il fut emmené sur l'île et débarqué. On lui montra rapidement le mécanisme de fonctionnement du feu. On le mena au stockage du pétrole de la lampe : il en avait pour trois mois. On lui dit que le feu devait fonctionner dès que le cercle solaire disparaissait derrière l'horizon, jusqu'à ce qu'il apparaisse à l'est le lendemain. On lui laissa deux gros sacs de nourriture pour deux mois, en lui disant qu'on lui en apporterait encore dans soixante jours. Et puis, on lui répéta ce que sur quoi le Président-Colonel avait insisté : pas d'erreur, pas de faute, sinon La Cabaña ! Le bateau qui l'avait amené était reparti. Il avait alors regardé autour de lui son nouveau monde.

L'île était seule, petite, isolée. Aucune végétation n'y poussait. Aucun arbre n'y existait. Aucun bosquet n'y faisait de l'ombre. Pas de touffe d'herbes hautes. Il n'y avait pas de sable. Juste des rochers. Il faut dire que l'île était battue par la mer qui s'y fracassait dans des mugissements sans fin depuis des siècles, en rongant la roche au niveau de la surface de l'eau. Quand la mer était sans rides et que le vent était absent, la houle du large s'y écrasait quand même. Les tortues n'allaient pas y pondre, comme elles le faisaient sur les cayes plus à l'ouest. Les pélicans non plus n'habitaient pas là. Ni les crabes. Pas un cri, pas un battement d'ailes, pas une chasse de mouettes. Comme si Dieu avait oublié l'île lors de la Création. Il faut dire qu'aucun cubain n'y posait le pied. On disait qu'elle était maudite, que c'était la porte des enfers.

Le phare était construit au nord de l'île, à quelques mètres au-dessus de la surface de l'eau. Une cabane en planches y était appuyée, du côté opposé aux coup de mer. C'est là qu'il devrait vivre, si l'on pouvait employer le mot vivre sur cette île. Mais, pour le vieux pêcheur, ce n'était finalement pas très différent de sa vie antérieure. La barque du matin au soir, la nuit tout seul dans sa cabane. Ce ne serait pas compliqué de remplir le réservoir à pétrole. Pas ardu non plus d'approcher l'allumette du brûleur.

La seule chose difficile, c'était de faire cela à l'heure exacte, tous les jours, quoiqu'il arrive. Ne pas manquer la disparition du soleil sous l'horizon. Pas d'oubli imaginable. Pas d'excuse possible. Pas de faute.

Le premier jour, le vieux pêcheur avait tout prévu. Il était monté en haut du phare bien avant que le soleil n'approche de l'horizon. En se tenant à la rampe pour ne pas chuter. Le réservoir de pétrole était plein pour la nuit. Les allumettes étaient à côté du brûleur. La mèche était sortie juste comme il fallait. Le manchon à incandescence était intact. Les sabords étaient fermés pour éviter les courants d'air. Tout était prêt. Mais il avait quand même ressenti une angoisse lorsqu'il avait vu le soleil toucher l'horizon. Ne pas allumer trop tôt pour garder suffisamment de pétrole jusqu'au prochain ravitaillement. Les allumettes n'étaient-elles pas humides ? Le manchon n'allait-il pas se déchirer ? La mèche n'était-elle pas trop sortie ? Allait-elle s'allumer ? À la première allumette, le brûleur s'alluma exactement quand le soleil passa sous l'horizon. Malgré l'étroitesse enfumée de l'endroit et l'extrême chaleur qui y régnait, le vieux pêcheur resta plusieurs heures pour vérifier que tout se passait bien. Puis, malgré son inquiétude, il redescendit. Dans la cabane, toute la nuit, il ne dormit pas : il avait peur que la lumière ne s'éteigne. Au lever du jour, il monta éteindre.

Le second soir, il remonta bien avant la fin du jour. Son inquiétude s'était amplifiée. Il décida d'allumer plus tôt. Il se dit qu'il avait eu raison après qu'il ait eu besoin de trois allumettes. Il resta encore quelques heures inconfortables à surveiller en haut du phare.

Au bout d'une semaine, il allumait le phare deux heures avant, puis le délai s'allongea, Après un mois, il n'éteignait plus le phare. Le vieux pêcheur passait ses journées en haut dans le réduit tellement inconfortable et chaud de la lampe. Il ne redescendait plus, même dans la journée. Sauf pour approvisionner le brûleur en pétrole, et prendre à manger dans sa cabane. Lorsqu'il descendait en bas, rien ne pouvait détourner son regard du phare, ni sa vision du soleil passant sous l'horizon. Son inquiétude s'était transformée en angoisse ; même en terreur.

Un jour, lors de sa descente, lorsqu'il vit que la bouteille de cuivre qu'il remplissait chaque jour pour monter le pétrole de la réserve jusqu'au réservoir, était restée vide. Il avait épuisé le stock ! L'émotion fut si forte qu'il se mit à pleurer. Il pleura pendant trois jours, sans arrêt ; sans dormir ; sans manger. Quand il sorti de la cabane, le vieux gardien avait perdu toute notion du temps, il ne savait plus qu'il était sur une île, ni ce qu'était une île. Il avait oublié le phare, la lumière, la condamnation, tout. Presque tout. Seule la chanson de son enfance, El Manisero, le vendeur de cacahuète, occupait son esprit. Il la chantait à tue-tête, du matin au soir, du soir au matin. Cela dura quelques jours pendant lesquels le phare ne brilla plus.

Un matin, un canot à moteur aborda une dizaine de soldats en armes en descendirent. En les voyant, le vieux pêcheur se précipita sur la porte du phare. Il monta l'escalier aussi vite qu'il put. Les militaires ne réussirent à le suivre. Les briques de la rambarde jetée d'en haut de l'escalier les en empêchaient. Dehors, un bruit sourd et cristallin les fit sortir. Ils trouvèrent alors le vieux marin mort au milieu d'éclats de verre. Il avait sauté d'en haut avec la lentille.

Quelques mois plus tard, le phare fut réparé, automatisé et plus aucun gardien ne fut nécessaire. Depuis, les crabes sont revenus par milliers. Les pélicans aussi. Ce sont eux les nouveaux gardiens du phare. Des milliers d'éclats de verre brillant au soleil du soir les avaient attirés. Allez savoir pourquoi ?